

*Une gravure cryptee de
la Stricte Observance
du XVIIIe siecle*



La gravure (en couverture) nous met en présence d'un chevalier de la Stricte Observance qui propose une énigme à déchiffrer, sous le couvert de mots et chiffres cryptés, de figures hiéroglyphiques et d'emblèmes hermétiques. Ce langage pictural, issu des *emblemata* du XVI^e siècle, transmet un enseignement à ceux qui sont capables de comprendre...

Sous une image emblématique, apparaît un commentaire en latin, puis un idéogramme accompagné d'un alphabet numérique, et, en retrait, une signature.

L'image représente un chevalier assis devant une arche, caressant un lion de la main droite et faisant rebondir une médaille dans sa main gauche. A ses pieds, on voit une pierre tombale, un cercueil et un obélisque.

La pierre tombale porte une graphie hiéroglyphique et l'épithète « PSAL : CXVIII Vs 7 77 ». Sous le cercueil et son piétement, dont le profil affecte la forme d'un compas, sont disposées trois flèches dont deux entrecroisées. A droite du cercueil, une épée est plantée dans un vase cylindrique décoré d'un écu ovale. Une couronne de laurier est posée sur la garde de l'épée rehaussée d'un cartouche portant le nombre 45. L'obélisque, surmontée d'un soleil rayonnant et gravée de pictogrammes hiéroglyphiques, porte en tête le mot « OHAIM » (contraction de Or 'hayim, en hébreu « lumière de vie » ?) et à la base « A CU/LXX »

([tetigisti] acu, « tu as deviné juste » ?). Derrière le chevalier, un aigle aux ailes éployées est perché sur la branche d'un chêne. Devant l'arche apparaît un arc-en-ciel traversé à la hauteur de l'aigle de la mention «VIRE» (Tu es un homme) et chargé sur son rayon su-

périeur du mot « MAPAZ ». Peut-être faut-il lire ES WIRT MEINZ (Cela [cette gravure] est mienne)? L'arrière-plan montre une mer étale et le soleil qui se lève à l'horizon. Au zénith, dans une nuée, la pleine lune brille, émaillée d'un cryptogramme. On aperçoit également un bateau sur le rivage et une baleine (référence à Jonas et à Matthieu 12, 39-40, et en parallèle avec la tombe.

L'image est accompagnée d'une légende en latin: « In Patulo tibi MASSON adest renigma paratum; / Rem Voce aut Signis 0 ! mihi pande precor. / Nomine qui non es MASSON, Genio tamen idem / Effer. MASSON Eris, Scribe vel ipsi mihi. » Dont la traduction est : « Malgré la banalité [de l'image], on a préparé une énigme pour toi MASSON; / Par la voix ou les signes, découvre-la pour moi je t'en prie. / Par le nom, toi qui n'est pas [encore] MASSON, par l'esprit tu le deviendras, / écris-le moi [quand ce sera le moment].»

L'emploi apparemment anarchique des majuscules dans le texte laisse supposer un autre cryptage.

Cet idiome repose sur une tradition hermétique. D'après le Corpus Hermeticum, Hermès grava ses secrets sur des stèles qu'il cacha soigneusement tout en affirmant : « Certains découvriront et connaîtront totalement les secrets de mes écrits et les interpréteront, et même s'ils en gardent quelques-uns pour eux

seuls, ils en graveront d'autres pour le bénéfice de l'humanité sur des stèles et des obélisques. »

Sous la légende latine est représenté un marteau de porte. Le battant de forme circulaire est rehaussé de quatre croix de type celtique, disposées orthogonalement. En dessous apparaît le nombre « XL V ». Sur les ailerons de la platine se détachent deux séries de chiffres correspondant à un alphabet numérique. La série de chiffres à gauche: 9. 14. 18. 5. 15. 8. 20. 18. 19. 8. 20. 13.

se lit ainsi, de la gauche vers la droite :

I. O. S. E. P. H. V. S. T. H. V. N. (Joseph von Thun)

La série de chiffres à droite :

1. 3. 19. 20. 1. 17. 9. 20. 18.

se lit ainsi, de la gauche vers la droite :

A. C. T.V. A. R. I. U. S. (Secrétaire)

A gauche du marteau de porte, se lit probablement la signature: « Invenit Napharalon Aenuthsuariut. 1087. » XVIII^e siècle (circa 1770-1780).

Le personnage représenté, ou tout du moins le dédicataire de la gravure, est le comte Franz Joseph von Thun (1734-1801), *Eques ab Aquila armata*, (Chevalier de l'Aigle armé), membre de la Stricte Observance Templière, qui avait été le disciple d'un « calculateur », ancien joueur de gobelets, dont le nom magique était Maganephton. Le mage se disait inspiré« par l'esprit d'un caba-

liste ou mage juif, qui avait vécu avant la venue du Christ et avait découvert par sa science magique que le Messie s'appellerait Jésus de Nazareth et serait persécuté jusqu'à la mort». Maganephton dictait à ses auditeurs, lettre par lettre, les messages de l'Esprit et prétendait ne savoir ce qu'il avait dicté que lorsqu'on lui en donnait lecture.

L'Esprit disait s'appeler Gablidon. La mort de Maganephton avait malheureusement mis fin aux communications de Gablidon dont le texte, soigneusement conservé par Gaspard Lavater, avait été communiqué par celui-ci au duc Ferdinand de Brunswick.

La présence de l'aigle s'explique par le nom d'Ordre (nomen in ordine) du chevalier dédicataire de la gravure. Il a pour devise les versets 7 et 77 du psaume 118, épigraphe que l'on relève sur la pierre tombale et dont voici le texte : Je te célébrerai avec un coeur droit, en étudiant les règles de ta justice (Ps 118, 7) et Que ta compassion vienne sur moi, pour que je vive, car ta loi fait mes délices ! (Ps 118, 77).

D'autres éléments de la gravure se réfèrent non seulement au grade de Chevalier du Temple, mais aussi aux trois grades symboliques et à celui de Maître Ecossais ou Ecossais Vert: le compas, le soleil et la lune, une mer calme avec un navire rappelant la devise du grade de Maître In silentio et spe fortitudo mea (Dans le silence et l'espérance est ma force) ; le lion reposant sous un abri rocheux est l'emblème du quatrième grade. Quant à la baleine, elle pourrait faire référence à la maîtrise, puisqu'en Matthieu 12, 39-40, Jésus,

adressant aux scribes et aux pharisiens, déclare : « Cette race méchante et adultère demande un prodige ; et on ne lui en donnera point d'autre que celui du prophète Jonas. Car comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le coeur de la terre. »

Pour ce qui est des inscriptions hiéroglyphiques, la qualité de la reproduction ne permet pas de les déchiffrer. Un seul alphabet hiéroglyphique était propre à la Stricte Observance, celui qui orne le torse du Baphomet dont la description figure dans les archives du Cléricat Templier.

Cette gravure, mystérieuse à plus d'un titre, se prête à une interprétation alchimique. Comme le tapis de loge du grade d'Apprenti, elle est organisée pour être lue en deux parties, une solaire à gauche, l'autre lunaire à droite. Les deux parties sont reliées par un arc-en-ciel (nous reviendrons ultérieurement sur cette notion); elles se révèlent, de ce fait, parfaitement complémentaires.

Du côté solaire, nous trouvons bien évidemment le lion ; c'est non seulement sa position de prédilection (signe solaire), mais aussi le lieu privilégié de ses attributions ignées. Le lion symbolise d'abord la « Materia prima», mais cette « matière » est déjà affinée par la prise de conscience d'un fort besoin de purification (sa couleur verte du départ est d'ailleurs celle de l'espérance en la réussite). Ici, il représente le principe fixe du Soufre contenu dans le minéral, suggéré par l'arche de pierre, sous la forme d'huile de vitriol (acide sulfurique). Si le félin était pourvu d'ailes, comme on le voit sculpté sur certaines

églises ou cathédrales, il aurait une autre signification : le Mercure rendu « volatil » sous l'action du Soufre (l'eau mercurielle s'évapore, en effet, par une chauffe bien dosée).

La présence, côté lunaire, d'un aigle, prouve que le Chevalier concerné n'a pas encore terminé ses purifications (les sept à douze sublimations de l'oeuvre au blanc), mais il est sur la bonne voie puisque le lion est docile et semble apprécier les caresses de celui qui l'apprivoise. L'aigle, quant à lui, semble épier et attendre le bon moment pour fondre sur le lion, lui prendre son sang non fixe et alimenter ainsi le sang fixe du lion rouge (voir à ce sujet les textes du « Philalèthe ») et terminer ainsi cette seconde phase de blancheur.

Cette allégorie aide à comprendre la nécessité de transformer (ou transmuter) nos plus vils défauts en leurs opposés bénéfiques. C'est aussi ce que nous enseignent les douze modillons de la cathédrale Notre-Dame de Paris (à gauche du portail principal), où chaque vice est flanqué de sa vertu correspondante; à noter que le premier vice à transmuter est « l'ego » ou « égotisme » qui doit se changer en « simplicité » (heureux les simples en esprit...), car il est « la plaque tournante » de nombreux vices mineurs. Il ne faut pas chercher à le supprimer totalement, car il reviendrait au galop, tant il est attaché à l'intellect (voir Jung). La seule façon de le mettre en veilleuse définitivement est de le remplacer par son contraire. Concernant le Soleil (le Roi rouge) et la Lune (la Dame blanche), leur destinée est tracée par un phénomène étudié dans les prémices de

l'alchimie : l'influence des nombres et de la physique élémentaire sur un mystère « psycho-chimique ». Sans revenir sur tous les nombres, contentons-nous de rappeler que le deux (la dualité) induit la loi physique de l'attraction des contraires, et le trois (loi des trois forces) la complète. En effet, deux pôles contraires s'attirent, mais souvent la force qu'ils engendrent peut se révéler destructrice si elle n'est pas canalisée par un neutre (exemple: l'électricité).

De la même façon, le mariage (ou copulation) du Roi rouge et de la Dame blanche doit s'accompagner de la maîtrise d'un « neutre ». Il faut unir l'Âme (le Soufre, mâle, actif) et l'Esprit (le Mercure, femelle, passif), mais cette union ne pourra porter ses fruits, en aboutissant à la création d'un « Dauphin », que dans un corps purifié (le Sel, résultat de la calcination). Dans la formule « solve et coagula », cette période correspond au coagula qui sous-entend la réintégration des principes dissous précédemment, puis purifiés.

Puisque nous avons parlé du « solve », la pierre tombale nous ramène à l'oeuvre au noir, putréfaction d'abord, d'un noir intense, puis calcination (le fameux « caput mortuum ») qui vire déjà au roux. Il est d'ailleurs très significatif de retrouver, à ses côtés, un cercueil, de petite taille certes, mais bien suffisant pour y enfermer des cendres ! Sous le cercueil, nous trouvons un vase dans lequel est plantée une épée. Nos prédécesseurs démontrent, par cette gravure, l'étendue de leur savoir alchimique, car rien n'est laissé au hasard; c'est une image à la fois simple sur la forme et complexe sur le fond, donnant une

idée précise de l'athanor et de l'oeuf des Philosophes. Athanor vient de la racine grecque « thanatos » auquel on a ajouté le préfixe privatif « a », ce qui revient à dire : « absence de mort », mais ce qui est remarquable, c'est l'identité de vues avec le psaume 118, 77 (... afin que je vive ...).

La loge peut être assimilée à un athanor, élément incontournable pour faire mûrir l'oeuf des philosophes (en alchimie spirituelle, ou sacerdotale, il faut tout rapporter à soi et cela n'a rien à voir avec l'égotisme).

L'oeuf, lorsqu'il est soumis au « Feu secret », se comporte comme une entité vivante qui tend vers la séparation de ses éléments ; mais auparavant, le blanc se nourrit du jaune, le tout sous la protection de la coquille. C'est cette coquille que l'on appelle « caput mortuum » lorsqu'elle est réduite en cendre; il faut la conserver et l'entretenir précieusement, car sans elle point de salut ! L'opération suivante consiste à briser la coquille de l'oeuf à l'aide d'une épée sacrée (épée flamboyante s'entend, puisqu'elle symbolise un Feu plus ardent et qui vient d'ailleurs ; c'est la raison pour laquelle les alchimistes parlent, pour le Feu secret, d'un « Feu d'une double nature (intérieure et extérieure) qui ne brûle pas les doigts ». Pour manier cette épée ignée, il faut revenir à l'état angélique (tout au moins de façon partielle et temporaire, en libérant l'Âme de sa prison matérielle : le corps). Ce Feu divin est le « Donum Dei » représenté au château de Dampierre-sur-Boutonne, sous la forme de deux D entrelacés; ce Don de Dieu sans lequel rien n'est possible en alchimie. C'est aussi ce que disait Grillot

de Givry : « Tu peux chercher la clef de la connaissance dans des milliers de livres, tu ne la trouveras jamais ; si tu veux obtenir cette clef de l'universalité, demande la lumière à la Lumière Elle-même ». Ou encore dans le « Mutus Liber » : « Lege, lege, relege, ara et invenies » ; il est d'ailleurs curieux de retrouver le mot « oratoire » inclus dans le terme « laboratoire », bien qu'un travail bien senti puisse avoir valeur de prière.

Pour revenir à la gravure, nous y voyons un bateau avec tous ses mâts, ce qui tendrait à prouver que notre brave Chevalier n'est pas encore parvenu à la fin de l'oeuvre au blanc, même s'il fait preuve d'un certain avancement en ayant apprivoisé la Matière avec une bonne aptitude à manipuler le Feu. En nous référant au rituel de Maître de la S.OT., nous savons que la véritable maîtrise ne s'obtient qu'après avoir subi une forte tempête qui démâte notre vaisseau (à noter que « vaisseau » est l'un des autres noms de l'athanor !). Et cette phase du rituel rejoint celle de l'alchimie qui clôt l'oeuvre au blanc. Nous en voulons pour preuve ce qu'écrit Fulcanelli dans les « Demeures philosophales » en parlant de Dampierre-sur-Boutonne où est représenté un Dauphin lové sur une ancre de marine : « Soulevée de tous côtés, ballottée par les vents, l'Arche flotte néanmoins sous la pluie diluvienne. Astérie s'apprête à former Délos, terre hospitalière et salvatrice des enfants de « Latone ». Le Dauphin nage à la surface des flots impétueux, et cette agitation dure jusqu'à ce que le rémora, hôte invisible des eaux profondes, arrête enfin, comme

une ancre puissante, le navire allant à la dérive. Le calme renaît alors, l'air se purifie, l'eau s'efface et, s'épaississant, s'affermissant chaque jour, marque l'afin du déluge, le stade d'atterrissage de l'Arche, la naissance de Diane et d'Apollon, le triomphe de la terre sur l'eau, du sec sur l'humide, et l'époque du nouveau Phénix.» Quoi de plus clair quand on sait que l'ultime chauffe de l'oeuvre au blanc sera la plus intense et que le bouillonnement produit cessera quand le « Dauphin » sera à bon port (fin de la tempête ... sous un crâne?). Il faut savoir aussi que ce fils du Roi rouge et de la Dame blanche est ce qu'on appelle en métallurgie le « bouton de retour », celui qui permet le mûrissement de tout métal vers son apogée : l'or. On peut aussi voir l'ancre de marine et le rémora (ils mènent le même combat) comme les symboles d'un certain Sel neutralisant et stabilisant. Autre détail important de la gravure : l'Arc-en-ciel. Il est

représenté ici avec cinq zones suggérant cinq couleurs, et non avec les sept traditionnelles. C'est normal en alchimie, car on ne tient compte que des cinq couleurs qui se succèdent pendant le Grand OEuvre. Comme pour le déluge biblique, l'arc-en-ciel n'apparaît qu'avec le signe d'une plus grande pureté, signe menant à une nouvelle alliance avec Dieu. En mélangeant ces cinq couleurs primaires, on revient effectivement au blanc pur. Lorsque vers la fin de l'oeuvre au blanc la dernière des cinq couleurs est apparue, c'est une étoile à cinq branches qui se montre à la surface de l'amalgame (l'allusion de Fulcanelli à « Astérie » est ainsi à peine voilée); c' est la preuve que l'oeuvre au blanc a bien atteint son but. La gravure présente également un bel arbre, dont les feuillents se tournent côté Soleil (Igne Natura Renovatur Integra), qui symbolise le «Grand Magistère » (le Grand OEuvre complet, jusqu'à la transmutation en OR). Ses

racines sont plutôt suggérées côté Lune, «le Petit Magistère» où l'on s'arrête dès l'obtention de l'ARGENT.

Enfin, l'obélisque ne symboliserait-elle pas la résurrection de l'Ordre, remplaçant la colonne brisée (adhuc stat ? Le soleil qui la surmonte serait, dans ce cas, la lumière émanant d'une nouvelle vie de l'Ordre.

En conclusion. nous pouvons affirmer que le personnage central a connu avec succès l'oeuvre au noir ; il est quasiment arrivé à la fin de l'oeuvre au blanc, mais n'a pas encore entamé l'oeuvre au rouge. C'est peut-être pourquoi il joue avec une pièce d'or qu'il fait sauter dans sa main gauche; on pourrait presque l'entendre dire : « Ma confiance reste entière et je persévérerai ! » Cette dernière phrase est à prendre plaisamment.

Gér.: B.

